

UN PETIT RÉCIT, UNE GRANDE ŒUVRE

« 29 août [1944] – Hier deux lieutenants américains sont venus me trouver et m’ont demandé de partir avec eux pour leur servir d’interprète. Je leur ai répondu que je verrais M. Royer d’abord, notre nouveau maire¹. J’ai vu M. Royer. Il a été d’accord. Je suis parti avec les lieutenants. » C’est ainsi que finit le premier volume des *Carnets I (1921-1944)*, que Louis Guilloux publie en 1978.

Le second volume (1944-1974), dont il avait préparé les premières années et qui sera publié posthume en 1982, commence lui aussi en 1944, mais un mois et demi plus tard, en octobre. Il débute par un retour :

« Mardi 10 octobre 1944, Saint-Brieuc – “Rentré dans mes foyers” vendredi 6 octobre après un voyage pénible, au cours duquel les bons papiers qu’on m’avait faits à Saint-Quentin ne m’ont pas servi². » Et, après le court récit du retour à Saint-Brieuc, ce sera tout pour 1944. L’année 1945 commence en février : Guilloux note qu’il relève d’une grave congestion pulmonaire qui l’a laissé sans force.

— Trente ans pour écrire un si petit livre ?

Entre les deux dates – août et octobre 1944 –, entre les deux volumes, un silence de plusieurs mois. Il faudra se reporter à *O.K., Joe!* qui paraît en 1976, plus de trente ans après les faits, pour combler cette absence...

1. Membre du Comité départemental de libération (CDL). Il est nommé maire de Saint-Brieuc dès le départ des Allemands (le 5 août 1944, conformément aux dispositions du Comité Régional de Libération). Voir en annexe la rencontre du Comité Départemental de Libération clandestin chez le narrateur, en mars 1943.

2. On trouvera les deux citations à la page 414 du volume 1 et à la page 9 du volume 2. Tous deux sont édités par Gallimard dans la collection blanche. Désormais les références aux *Carnets* publiés seront données entre parenthèses dans le cours du texte. Guilloux avait conservé le certificat daté du 1^{er} octobre 1944 du colonel Scully sur un papier à en-tête de l’hôtel de la Paix et Albert 1^{er} à Saint-Quentin. Le colonel attestait que Louis Guilloux, qui avait rendu de loyaux et nobles services comme interprète traducteur, avait reçu une solde de 2 400 francs, et qu’il devait être reconduit chez lui aux frais du gouvernement américain et obtenir l’aide de l’armée américaine (voir en annexe, LGPP 01 01 017).

Oui, il aura fallu tout ce temps pour que Guilloux se décide à faire de cette courte mais intense expérience d'interprète auprès de la VIII^e armée américaine ce bref récit à la fois si factuel, si simple en apparence, et si lourd de ruminations sur les violences de la guerre et sur les chemins ardu de la justice. Il aura fallu tout ce temps pour élaborer une œuvre de témoignage. Il n'a pu le faire qu'à distance des faits vécus dans l'exaltation ou l'abattement, entre la libération de Saint-Brieuc et celle de la pointe de la Bretagne, depuis sa ville natale jusqu'à Morlaix et à Lesneven, aux abords de Brest.

Il y a des œuvres qui tardent à naître. Elles résistent à l'expression...

Il convient de les lire en tenant compte de cette résistance. Elles n'éclairent pas seulement les faits, les moments qu'elles restituent, elles se font aussi l'écho du prolongement des événements dans la durée, de leurs effets sur celui qui les a vécus et les raconte, comme sur celui qui en lit le récit. Ces œuvres longuement méditées, composées, ruminées, sont un prisme pour lire le passé et le présent. Il faut qu'elles passent de la notation immédiate du quotidien à une élaboration concertée. Il faut qu'elles acquièrent l'efficacité du récit pesé, organisé. Ce qui est une des forces de la visée littéraire³.

– De l'interprète à l'écrivain

L'Interprète, tel est le titre – accompagné du sous-titre : *Dans les traces d'une cour martiale américaine* – qu'Alice Kaplan a donné à son ouvrage traduit en français⁴ sur le rôle de Louis Guilloux auprès de la Cour martiale de la VIII^e armée américaine. Elle a trouvé dans *O.K., Joe!* un cas fort rare de témoignage sur les violences faites à la population française et de l'action de la justice militaire américaine. Elle est, suivant en cela Louis Guilloux, sensible au sort des soldats noirs qui s'étaient engagés et étaient soumis à un régime séparé dans l'armée et à l'attitude de la hiérarchie militaire composée de soldats blancs lors des enquêtes et des procès.

Son étude est bien documentée par des sources américaines, militaires et privées, auxquelles elle a eu accès et notamment les mémoires de Bill Cormier, l'ami de Louis. Elle suit les deux procès principaux pour lesquels Guilloux était l'interprète officiel. Elle évoque également, mais plus rapidement, d'autres enquêtes au cours desquelles il a été le compagnon des officiers américains. Alice Kaplan retrace la vie et le destin des deux principaux accusés dans *O.K., Joe!* dont elle décrit dans

3. C'est ce qui fait dire à Pascal Pia qui rend compte de *Salido* suivi de *O.K., Joe!* dans *Carrefour*, le 29 juillet 1976 : « J'ignore quelle part d'arrangement M. Louis Guilloux s'est permise dans les deux récits qu'il a réunis en un seul volume : *Salido* suivi de *O.K., Joe!* En tous cas, je ne doute pas que la matière lui ait été fournie par des événements dont il aura été le témoin entre septembre 1939 et août 1944. Peut-être même nous y présente-t-il des personnages qu'il aura lui-même vus de très près, comme il l'avait fait autrefois dans *Le Sang noir*, dont il fut facile aux Briochins d'identifier le douloureux Cripure. » Les articles littéraires de Pascal Pia ont été rassemblés par Maurice Nadeau sous le titre *Feuilletons littéraires*, éditions Fayard, 2000. L'article cité est dans le deuxième volume aux pages 812-814.

4. Paru en 2005 aux États-Unis, il est traduit et publié en 2007 par les éditions Gallimard.

le détail les procès. L'un des accusés est James Hendricks, le soldat noir condamné à mort et pendu pour le meurtre de Monsieur Bignon à Plumaudan, première enquête pour Louis Guilloux ; l'autre accusé est le capitaine des Rangers George Whittington, héros du débarquement en Normandie. Il est mis en accusation pour le meurtre d'un F.F.I. près de Lesneven pendant le siège de Brest. Guilloux est écarté de l'enquête, des officiers des Services secrets seront à la fois enquêteurs et interprètes. Whittington sera acquitté par la Cour martiale. L'étude d'Alice Kaplan souligne nettement le poids des préjugés racistes de l'armée américaine qui pèsent dès l'engagement des soldats noirs et jusqu'au moment des enquêtes et des procès. Enquêtant elle-même sur les lieux où se sont passés les faits, elle ajoute à son étude un entretien avec la fille des Bignon, à qui elle fait lire *O.K., Joe!* L'œuvre passera entre les mains de tout le voisinage. Elle aborde la question de la réparation immédiate, qui ne fut ni demandée ni reçue, mais dit que plus tard la fille des Bignon a reçu une somme régulièrement jusqu'à sa majorité. Elle apprend que la mère et la fille de la victime avaient été invitées à assister à l'exécution de James Hendricks, et qu'elles ont décliné l'invitation.

Je renvoie le lecteur au livre d'Alice Kaplan pour tout ce qui concerne les faits judiciaires et leurs suites⁵, qui ont parfois échappé à Louis Guilloux, témoin pendant quelques semaines seulement, et témoin qui n'est pas revenu sur les lieux ni auprès des acteurs pour un complément d'enquête. Le projet de l'écrivain n'a pas été de tenir les minutes des procès mais de consigner sur l'instant ses vivaces et troublantes impressions et ses réflexions au cœur des transformations historiques dont il fut l'acteur et le témoin, et de leur chercher ensuite une forme efficace, entre le témoignage et le récit travaillé, pensé, élagué.

– 1944-1976 :

des notes dans les carnets à la publication d'un récit autonome

Si Louis Guilloux s'astreint depuis 1921 – moments de ses débuts d'écrivain – à consigner le plus régulièrement qu'il peut ses pensées et les faits dans ses carnets – et il trouve à cela de nombreuses raisons –, s'il constitue régulièrement une documentation personnelle vaste, dont il ne sait s'il tirera parti, ni quand, ni pour quoi, ni comment, le temps de la création est, quant à lui imprévisible et difficile à maîtriser. Les œuvres connaissent une longue vie souterraine, obscure, confuse, avant de prendre enfin une forme et une vie acceptables, parfois se confondant avec des projets encore brumeux ou s'en dissociant. Ce sera le cas pour *O.K., Joe!* et *Le Jeu de patience* d'abord, puis pour *Délivrance* qui deviendra *Labyrinthe* – et ne connaîtra qu'une publication en revue pendant la vie de Guilloux, et *L'Herbe d'oubli*, œuvre de mémoire, inachevée et publiée après sa mort.

Avant de devenir le texte publié en 1976, *O.K., Joe!* a connu plusieurs formes de vie, d'invention, d'écriture. On peut suivre la pensée de Guilloux à propos

5. On trouvera en note les informations qu'elle donne sur certains faits.

d'un projet sur les « Souvenirs d'un interprète » dès 1946 et jusque dans les années soixante finissantes. Le 23 septembre 1946, il note « autre petit écrit en vue : « Souvenirs d'un interprète ». Il faudrait écrire ces souvenirs américains et espagnols [ce sera *Salido*] ». En 1953, il se reproche de ne pas avoir entrepris l'œuvre : « Je sais d'avance de quoi il s'agit, et par conséquent je suis sans excuse si, ayant décidé de me mettre à ce travail, je ne m'y tiens pas et ne l'enlève pas rapidement. » À la fin de l'année, il poursuit ses réflexions sur la forme à donner à l'œuvre : « Pour les souvenirs d'un interprète, noter : les inscriptions sur les canons [...]. La question est de savoir si j'écris ce récit d'une manière indépendante, comme des souvenirs, ou si j'emploie ces souvenirs comme fond d'une histoire romanesque. » (LGO C II 03 02 04)⁶.

~ Prélevé sur les carnets

Tout vient donc des carnets⁷, qui, on l'a vu, seront à leur publication amputés de quelques mois de 1944 parce qu'ils concernaient la période où Guilloux a suivi les Américains et où, « rentré dans ses foyers » selon sa formulation, il a ensuite été gravement malade. C'est aux carnets qu'il faut recourir pour suivre les faits, leur agencement, leur remaniement et pour mieux comprendre l'histoire de ce court texte si étrange dans sa simplicité. Les faits notés dans les carnets par Guilloux au fur et à mesure qu'ils arrivaient, sont souvent estompés dans *O.K., Joe!*. On n'y trouve aucune date, sauf celle du 18 septembre, jour de la fin du siège de Brest, annoncée par une sensation nouvelle : la fin des bruits de la guerre et le soudain silence ponctué par le hennissement d'un cheval – la date est reproduite du « journal de guerre » de Bill Cormier (p. 119).

O.K., Joe! commence *in medias res*, et s'achève de manière aussi abrupte. Tout commence par un silencieux voyage en voiture en compagnie des deux lieutenants et de Joe, le chauffeur. Personne ne parle. Le temps presse. Le narrateur interprète semble avoir été enlevé en toute hâte par deux officiers. Tout finit quelques

6. Merci à Alexandra Vasic de m'avoir signalé ces passages. Je renverrai dans le cours du texte aux documents qui concernent le projet, puis l'aboutissement de l'œuvre. Ces documents ne portent que rarement des dates. Je les mentionnerai chaque fois que c'est possible avec quelque certitude, quand Guilloux les a données ou quand on peut les déduire avec quelque raison. Pour la plupart, on en est réduit à des conjectures fondées sur les reprises de documents corrigés, découpés, remontés, sur ce qui paraît être des doubles de dactylographies réemployés. Quoi qu'il en soit, dans le cas d'*O.K., Joe!*, on a affaire à des états des carnets, édités et inédits, à des ébauches de l'œuvre, à des correspondances et à des documents officiels émanant de l'armée américaine. Désormais, j'utiliserai les caractères en italique pour désigner les *Carnets* édités, et en romain pour les états inédits.

7. Je suis ici l'intuition de Francine Dugast-Portes (« *O.K., Joe!*, vigilance et nuances », *Confrontations* n° 13, janvier 2001, p. 5-16), qui dit qu'il sera « intéressant quand les archives seront disponibles, de comparer l'ouvrage définitif et les notes originelles dont il est vraisemblablement tiré » (p. 5).

semaines plus tard quand le lieutenant Stone constate que l'état de santé de Louis⁸ ne lui permet pas de poursuivre sa mission. Guilloux choisit la sobriété et la rapidité : Louis semble s'absenter de la conversation. Après une remarque intérieure du narrateur, distante et ironique, sur la guerre comme « grande pourvoyeuse d'aventures », le lieutenant Stone s'inquiète :

- « – Vous ne dites rien, Louis. Ça ne va pas ?
- Si très bien.
- Vous n'êtes pas malade ?
- Moi ?
- C'est vrai que je ne vous ai pas trouvé bonne mine, ce matin. Vous ne mangez rien ? » (p. 135).

Tout ce qui, dans les carnets, précède le retour à Saint-Brieuc – et qui ouvre le second tome des *Carnets* – est supprimé dans la version finale après avoir été repris dans les versions antérieures. Guilloux choisit une conclusion abrupte : trop faible pour continuer à suivre les troupes américaines, il est renvoyé chez lui⁹.

C'est seulement quelques pages après le début et le retour de la première enquête avec les deux lieutenants, que Louis revient sur les jours qui ont précédé son engagement auprès de l'armée américaine pour raconter ce qu'il a observé et ce qu'il a fait auparavant. Ce retour en arrière de plusieurs jours, sans précision de dates, est composé d'emprunts aux *Carnets* et, le plus souvent, aux inédits, et ils sont alors modifiés. De la scène du retour d'enquête à celle du procès (p. 50 *sq.*), on lit des faits antérieurs à ceux du 29 août, qui occupent les premières pages. *O.K., Joe!* s'enrichit ainsi de notations sur les premiers jours de la libération de la ville¹⁰. Ce sont des récits des scènes de rue, joyeuses ou honteuses, qui ne seront plus possibles ensuite et seront interdites par les « autorités nouvelles ». Quant à la suite des événements dans sa ville, Guilloux n'en aura pas connaissance pendant qu'il suit la VIII^e armée américaine¹¹. Ces emprunts aux carnets sont donc déplacés dans le récit au moment où le narrateur les évoque, lui qui est maintenant emmené en enquête par les deux lieutenants et qui ne fréquente plus la société de sa ville. Les carnets sont nourris de ces notations : elles montrent dans quel contexte les Allemands quittent Saint-Brieuc, comment les Alliés arrivent, elles

8. Le prénom seul sera utilisé chaque fois qu'il s'agit du narrateur, qu'il convient malgré les ressemblances, de distinguer de l'auteur.

9. On trouvera en annexe le récit du voyage inachevé vers l'Allemagne et de la consultation médicale.

10. Le 4 août les Allemands préparent leur départ de Saint-Brieuc, les jours suivant les « autorités nouvelles » s'installent, le 6 août au soir les troupes américaines de libération arrivent.

11. Selon un goût personnel de la déambulation et de l'observation, il rendra compte de quelques moments semblables à Morlaix, comme la visite aux deux vieux rescapés juifs.

décrivent les remous, les espoirs et les conflits qui agitent la ville¹². Ces scènes écrites au jour le jour, consignées quasi immédiatement, sont ensuite réécrites, quand Guilloux les reprend, songeant à une publication ou quand il y revient au moment où il se remet au *Jeu de patience* ou à *Labyrinthe* qui s'appelle encore *Délivrance*. Car, on le voit à certains passages et à maints détails, les projets ne se distinguent pas toujours. Ce qui deviendra *O.K., Joe!* présente quelque parenté avec *Labyrinthe* – on lit même dans des états anciens le nom de Pierre Belesta, le personnage principal du roman inachevé et, en tout cas, jamais édité en librairie du vivant de Guilloux¹³.

Les notations empruntées aux carnets sont considérablement réduites dans *O.K., Joe!*, et parfois modifiées. Mais elles accompagneront toujours – développées ou seulement évoquées – les différents états du texte. Ce sont elles qui font comprendre dans quel trouble, dans quel sentiment mélancolique parfois proche de la culpabilité se débat le narrateur. Celui-ci est fort proche de l'auteur par certains traits dans l'état final et il a le même prénom – sans mention de patronyme. Mais, dans les états antérieurs, le narrateur est bien un personnage fictif, tout en ayant le même âge que l'auteur, et en étant comme lui marqué par les années qui viennent de s'écouler. Ce personnage fictif a un passé et un présent propres, qui plongent dans l'histoire régionale et nationale.

~ Essais de fiction

Des carnets, édités ou non, au projet d'un texte autonome, Guilloux mûrit plusieurs publications autour de la Seconde Guerre mondiale. Après *Le Jeu de patience*, dont le projet remonte à 1937¹⁴, commencé pendant la guerre et publié en 1949, l'idée d'un récit fictif centré sur les années de guerre et dont l'aboutissement serait 1944, prend forme dans les années soixante et même avant, mais sous forme de projet encore vague. Alors que le moment évoqué dans le texte de 1976 est bref, d'août à septembre 1944, cette fiction devait englober toutes les années de guerre, au moins sous forme de remémoration. On trouve même dans quelques

¹². Sur les premiers temps de la libération, je renvoie à l'ouvrage de Luc CAPDEVILA, *Les Bretons au lendemain de l'Occupation, imaginaire et comportement d'une sortie de guerre, 1944-1945*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 1999, qui fait le point sur les mouvements populaires et sur la mise en place des institutions, et à celui de Christian BOUGEARD, *La Bretagne, de l'Occupation à la Libération (1944-1945)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, qui propose de nombreux et précieux documents.

¹³. *Labyrinthe* paraît en 1952 dans *La Table ronde* (nos 58 et 61). Guilloux y reprend des scènes de rue pendant la libération de Saint-Brieuc, de tontes de femmes (dont celle qui concerne M^{lle} B..., professeur au lycée), les tirs des Russes de l'armée Vlassov, une réunion avec le CDL le 8 août 1944 (voir p. 48, 49, 58 et suiv. de l'édition Gallimard, coll. L'Imaginaire, 1998).

¹⁴. Guilloux prend alors des notes pour « le roman », qu'il envisage comme une « partie ouvrière, espagnole et paysanne » avec le personnage de Blaise en particulier. Par distinction progressive du projet, il entamera *Le Paradis* qui deviendra *Le Pain des rêves*. Voir carnets inédits LGO C I 08 02 09 4, septembre 1937.

ébauches des traces d'un récit qui commencerait dans les années vingt. L'un de ces récits, clairement romanesque, établit un dialogue avec *La Conspiration* [1938] de Paul Nizan par une allusion au transfert des cendres de Jean Jaurès au Panthéon, auquel le narrateur a assisté :

« Le mariage du vieux chansonnier avait eu lieu à Montmartre. La veille de ce grand jour, une grande manifestation s'était déroulée dans Paris pour le transfert des cendres de Jaurès au Panthéon.

Descendant de Montmartre par le plus brillant soleil, tout le monde se transporta au Quartier Saint-Michel, pour assister au défilé. C'est rue Soufflot qu'ils se postèrent au milieu d'une foule immense, peu de temps avant l'arrivée du cortège, en tête duquel marchait Edouard Herriot qui saluait et criait :

– A bas la guerre¹⁵ ! »

Le dialogue entre les œuvres est discret mais un lecteur averti n'aurait pu manquer de le percevoir. Guilloux et Nizan se connaissaient – ils avaient été proches quand ils travaillaient pour *Ce Soir*. Nizan y avait remplacé Guilloux comme responsable de la rubrique littéraire, et Guilloux avait publié quelques textes dans *Commune*, dirigé par Nizan¹⁶. Dans cette ébauche des années soixante, l'évocation du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon, le 25 novembre 1924, fait écho au passage de *La Conspiration* qui marque le baptême politique du héros collectif, un groupe de jeunes gens, des étudiants et presque tous des normaliens. Ils choisissent alors leur camp, celui des « ouvriers de banlieue, la masse des quartiers denses de l'Est et du Nord de la ville. [...] Les gens du premier cortège [en tête duquel se trouve Herriot, le Président du conseil] qui étaient des gens dignes ne chantaient pas, ceux-ci [les ouvriers] chantaient, et comme ils chantaient *L'Internationale*, les locataires de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel qui n'en avaient jamais tant vu et qui commençaient à ne pas se sentir fiers derrière leurs rideaux à embrasses et leur brise-bise, se mirent à crier des injures et à tendre le poing¹⁷... ». L'évocation de l'événement et l'allusion au roman de Nizan après la Seconde Guerre mondiale ne peuvent que prendre une allure ironique en choisissant le point de vue d'un groupe populaire et en mettant en perspective les quarante dernières années. Guilloux reprend et prolonge la critique par Nizan de ces jeunes gens qui rêvaient de révolution et renoncent finalement à leurs rêves. À la différence de Nizan qui, s'il s'en prend aux idéaux fragiles des jeunes étudiants, accorde à la foule des ouvriers de banlieue le prestige de la critique antimilitariste, Guilloux attribue à Herriot le cri pacifiste – hélas démenti par les événements postérieurs que connaît le lecteur.

15. LGO OK]oe 01 02 02 b.

16. Voir Jean-Baptiste LEGAVRE et Michèle TOURET (dir.), *Louis Guilloux, Un écrivain dans la presse*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, en particulier « Louis Guilloux à *Ce Soir* [1937] » de Bernard Pudal, p. 109-124, et Michèle TOURET, « Guilloux de passage à *Vendredi*, une histoire d'esquives ? », p. 93-106.

17. *La Conspiration*, [1938], Paris, Gallimard, 1968, p. 47.

D'ailleurs, ne faut-il pas entendre dans une phrase de Nizan dans ce même roman un dialogue entamé en 1938 avec Guilloux dont *Le Sang noir* était paru depuis peu d'années? Dans *La Conspiration*, au moment où, se suicidant après des déconvenues sentimentales, il vient d'avaler du poison, le jeune Bernard Rosenthal songe à toutes ses erreurs et pense: « Il allait mourir volé. Quelle folie! Il fallait pourtant vivre¹⁸. » Comment ne pas songer à la formule de Guilloux: « C'est qu'on meurt volé¹⁹. » On voit que la tentation romanesque est forte dans les années soixante. Ce qui aboutira à *O.K., Joe!* aurait pu prendre place dans l'œuvre comme réflexion sur la longue durée, les personnages auraient pu avoir une destinée historique longuement développée, comme ceux du *Jeu de patience*.

Reste que le statut du narrateur, qui est aussi le personnage principal, est, dans ces ébauches romanesques, fort ambigu, incertain, et que ses traits évoquent ceux de l'auteur tout en s'en distinguant. Louis Guilloux lui donne quelques traits semblables aux siens: ils ont sensiblement le même âge; parmi d'autres noms et prénoms (Michel ou Clément, ou Maillart²⁰), il lui donne un prénom ou un nom de famille emprunté à la topographie locale (Bernard Corlay, du nom d'un village proche de Saint-Brieuc) ou à sa propre famille maternelle (François Marmier, du nom de sa grand-mère). Cependant, le narrateur et personnage principal ne peuvent se confondre avec l'auteur. Guilloux lui attribue une vie, un passé, une famille propres: il a deux enfants, sa femme s'appelle Maud (ou Françoise, selon les manuscrits), il a éloigné sa famille dans le Sud de la France pour la mettre à l'abri des combats, ou bien sa femme est partie un long moment pour chercher du ravitaillement à la campagne. Pendant l'absence de sa famille, il loge à l'auberge du Bœuf couronné (et parfois à l'auberge de l'Espérance, nom que Guilloux mentionne dans *O.K., Joe!*). Il reçoit du courrier de sa femme, qui lui assure qu'il est libre de rester dans leur ville ou de les rejoindre dans leur refuge du Sud. Ses propres réflexions le portent à préférer rester, avec un certain sentiment de culpabilité.

La narration de la fiction est tantôt à la première personne, tantôt à la troisième, et peut passer insensiblement de l'une à l'autre. Le ton de l'oral est souvent adopté, comme si le personnage s'adressait à un auditoire. Ce personnage fictif, qui ressemble par certains côtés à son personnage, avait le mérite, étant fictif, de lui permettre plus de liberté dans le récit du passé. Guilloux adopte une perspec-

18. *Ibid.*, p. 210.

19. Dans *Le Sang noir* Guilloux fait dire à Cripure qui, ivre dans un café, discute avec son double: « La vérité de cette vie [...] ce n'est pas qu'on meurt, c'est qu'on meurt volé » (éd. Gallimard, coll. Folio, 2000 p. 242).

20. Ce nom rappelle celui d'une personne réelle: François Maillard (membre de la résistance dans les Côtes-du-Nord, dans le groupe de l'abbé Chéruel et l'abbé Fleury, qui a fondé le CDL clandestin, dont certaines réunions se tenaient dans la sacristie de l'église Saint-Michel, non loin du domicile de Guilloux). C'est aussi le titre d'un récit inédit, *Monsieur Maillard*, daté de 1960, conservé dans le fonds Guilloux. Alimentée notamment par les carnets de 1944, sa matière est en partie reprise dans *Batailles perdues* et en partie conservée pour *O.K., Joe!*

tive à la fois récurrente chez lui mais qui n'a jamais abouti à une œuvre qui s'y consacrerait. Si, dans ces essais de fiction, toute la guerre est le sujet du récit, c'est le plus souvent d'un point de vue régional, et peut-être régionaliste. Le narrateur est présenté comme un autonomiste breton peut-être, ou du moins comme proche des milieux autonomistes, où il a des amis, tout comme Guilloux lui-même. Dans un des états de la fiction²¹, le narrateur, libéré quelques jours de son travail d'interprète à Morlaix et, qui ne désire pas revenir chez lui, songe au sort des autonomistes en 1944 et envisage d'aller passer quelques jours au centre de la Bretagne, à Kernilis :

« J'entendais parler de l'arrestation d'un certain nombre d'autonomistes. "Ces salauds-là ! Ils disaient qu'ils n'étaient pas français. Ils nous traitaient de 'frans-quillons'. Ils parlaient de l'Homme breton, du Sang breton ! Tu parles ! On va leur apprendre..."

En entendant cela, je me suis souvenu de ce qui s'était passé à Pontivy, en juillet 40 [*moment de la réunion du PNB et de la création du Comité national breton, qui conclura à la collaboration avec le régime nazi*], quand Maud et les enfants étaient à Kernilis, à quelques kilomètres de là... [*à environ 40 km au sud-ouest de Morlaix*] Je me suis mis à rêver de tout cela, à l'hôtel du Héron et au vieux Monsieur Bréhec, le propriétaire de l'hôtel, à Monsieur de Kerauzern, le recteur et au malheureux Gildas, au sombre Abgrall... C'était tout un monde qui me revenait à la mémoire, proche et lointain... oui, très proche et très lointain, dans la distance du temps et de cette autre distance intérieure qui désormais me rendait toutes choses, y compris cette voiture brisée abandonnée au bord de la route [...] comme irréelles. »

Un peu plus loin, dans la même liasse, on lit une autre version où Guilloux ajoute après « on va leur apprendre » : « Mais on le ferait régulièrement, dans la justice. On les jugerait publiquement. Si on avait fait la guerre aux Nazis, ce n'était pas pour employer leurs méthodes. / J'ai pensé à Bertrand, mais j'avais la promesse de Tonton. » Et, enfin, le narrateur précise les raisons de son séjour à l'hôtel : « C'était vers le début du mois de mars, en effet, qu'avait eu lieu chez moi cette réunion du Comité de Libération. Vers la mi-mars. Le printemps n'était pas très loin, mais il faisait encore très froid, et, ce jour-là, ce fut l'abbé Richard qui arriva le premier au rendez-vous²². »

Les liens réels et amicaux de Guilloux avec quelques personnes du milieu autonomiste, comme Fanch Eliès, son attention à ce milieu, les notes nombreuses que l'on trouve dans ses carnets, touchent à une question encore peu traitée et mal connue²³.

21. LGO OKJoe 01 01 01b, folio 15.

22. Voir en annexe deux versions de la réunion, dont on ignore si elle a eu lieu chez Guilloux ou pas.

23. Voir Arnaud Flici et Jean-Baptiste Legavre « La Tentation autonomiste dans l'œuvre de Louis Guilloux », dans Jean-Baptiste LEGAVRE (dir.), *Louis Guilloux et la politique*, Rennes,

~ Contre l'oubli ?

Quand, entre 1966 et 1968, Louis Guilloux forme le projet d'écrire et de publier ses souvenirs, ceux-ci sont encore indistincts. On trouve ces trois titres rassemblés sur une même page : *L'Herbe d'oubli*, *Demandez au témoin...* (*Souvenirs d'un interprète*), [voir notre dossier iconographique]. Sur un cahier quadrillé, des pages manuscrites datées de janvier 1966 rapprochent le récit de la fin de la guerre et *L'Herbe d'oubli*²⁴. Guilloux y exprime une sorte de mélancolie distante devant les manifestations de joie de la Libération : « Je me disais parfois que j'avais dû peut-être marcher sur quelque mauvaise herbe d'oubli, qui sont les herbes que les sorciers s'en vont cueillir au clair de lune, et qu'ils jettent sur votre passage pour vous faire perdre le chemin²⁵. »

Tout se passe alors comme s'il s'agissait de désigner par ces trois titres soit un groupe de textes différents ou, plus certainement, l'œuvre en cours qui ne s'appelle pas encore *O.K., Joe!*. L'hésitation sur les titres est d'ailleurs révélatrice : souvenirs, mémoire imparfaite et sélective, paroles étrangères entendues et interprétées auxquelles il faut encore ajouter un titre à résonance judiciaire : *Demandez au témoin*. Cette formule est à double entente : c'est l'ordre auquel obéit l'interprète pendant le procès, c'est aussi l'ordre auquel il répond quand il fait le récit des

Presses universitaires de Rennes, à paraître, 2016. Je les remercie tous les deux de m'avoir communiqué leur article, où ils relèvent, entre autres, dans les notes et les projets de Guilloux les mêmes noms propres que dans la citation ci-dessus.

24. Dans *La Quinzaine littéraire* du 1^{er}-15 juin 1976, sous le titre « Louis Guilloux et *L'herbe d'oubli*, *Salido*, suivi de *O.K., Joe!* » on lit des « Propos recueillis par Antoine de Caunes » : « Antoine de Caunes : Les deux récits que vous publiez ces jours-ci en un même ouvrage portent le premier la date de 1939 – c'est l'histoire d'un lieutenant de l'armée républicaine espagnole, arrivé en France avec un convoi de blessés après la dernière bataille de l'Ebre – l'autre, datant de 1944, une sorte de "reportage" d'après vos souvenirs de votre passage dans l'armée américaine, au premier temps de la libération. Pourquoi si tard ?

Louis Guilloux : En effet, ces deux récits auraient pu faire partie de l'ouvrage auquel je travaille depuis quelque temps, *L'Herbe d'oubli*, qui doit constituer, quoique sous une forme non traditionnelle, ce que j'appellerai un livre de mémoires, ou de souvenirs.

A. C. : Qu'est-ce que cette herbe d'oubli ?

L. G. : Ce n'est pas une drogue. Il s'agit d'une herbe très maléfique dont les méchants – selon une vieille légende de Bretagne – vont cueillir une poignée la nuit de la Saint-Jean, s'il fait clair de lune, qu'ils jeteront ensuite sur les pas de ceux qu'ils veulent perdre. Le pauvre voyageur rentrant chez lui à la nuit tombée, posera innocemment le pied sur cette herbe néfaste, et perdra son chemin. Les korrigans toujours alertes viendront danser autour de lui et le prendront par la main et l'entraîneront dans leurs danses de plus en plus frénétiques, tant et si bien que le lendemain, au coin du champ de blé... Ne trouvez-vous pas que ce titre convient assez bien à ce qu'on peut appeler des mémoires ? »

25. LGO inédits 14 02 03 d. Ce passage est suivi d'une réflexion sur le projet d'une Maison de la culture à Saint-Brieuc en 1944, dont Louis Guilloux avait été chargé de tracer les grandes lignes. De la Libération aux années soixante – quand Malraux lancera le grand mouvement de création de Maisons de la culture –, la préoccupation et les occupations de Guilloux tournent autour de ces projets.

moments passés auprès de la Cour martiale américaine. La force du témoignage de Guilloux vient justement de cette hésitation entre une énonciation assertive et des doutes.

Dans les années soixante-dix, les projets qui concernent la période de la guerre et ceux qui concernent plus largement les souvenirs personnels se distinguent donc mal. Louis Guilloux se pose la question de l'intérêt du personnage fictif pour raconter une histoire personnelle. C'est ce qu'il développe dans *L'Herbe d'oubli* : « Il me paraît qu'il serait plus facile d'imputer à un personnage à peu près tout ce que je raconte ici. Mais pourquoi le "romancier" ne se traiterai-il pas lui-même en personnage ? Pourquoi plutôt ne pas répondre à la joyeuse invitation du "venez comme vous êtes" ? Pourquoi toujours un certain habit de "cérémonie" avec les décorations si on en a, la chemise blanche, la très belle cravate, votre dernier cadeau d'anniversaire, ou, pourquoi pas, travesti comme pour un bal costumé, etc.²⁶. » C'est bien dans cet état d'esprit et avec cette intention, qu'il avait jeté les premières bases d'*O.K., Joe!* en créant un personnage fictif, qui serait chargé de représenter le romancier sans s'identifier à lui.

Il restera des traces de l'élaboration fictive. Mais Louis Guilloux a supprimé tout ce qui le qualifiait avec trop de précision dans le récit publié. Sa famille, présente dans les notes des carnets, n'y paraît plus. Guilloux efface la présence d'Yvonne, sa fille, que ce soit dans les scènes qui se passent dans l'auberge, dans les rues²⁷ ou dans leur maison (voir annexe). Guilloux supprime encore tout ce qui concerne le projet de création d'une Maison de la culture à Saint-Brieuc (voir annexe). Il conserve cependant quelques traits de son existence personnelle mais sous une forme réduite : la fonction d'interprète à la mairie, Michel, l'employé de la ville dont il partage le bureau à la mairie et qui était dans les textes de fiction le destinataire de longs récits du premier voyage de Guilloux (et du narrateur) en Angleterre en juillet 1914. Dans les projets de fiction, il rapprochait les deux guerres par cette évocation des derniers instants de paix avant la Première Guerre mondiale. Le rapprochement dans *O.K., Joe!* sera le fait des Américains qui rappellent les Sammies ou qui sont nostalgiques de leur premier séjour à Paris après 1918.

Les tentatives de fiction n'aboutiront pas. Est-ce parce que les années de guerre avaient déjà trouvé leur place dans *Le Jeu de patience* ? Cela semble improbable puisque la perspective et le propos de *O.K., Joe!* sont tout autres. Est-ce parce que

26. Gallimard, 1984, p. 23. L'indistinction entre souvenirs et invention romanesque se voit à maints endroits, comme au moment où il imagine ce qu'a pu faire son père au moment de déclarer sa naissance (p. 33 et suiv.).

27. Voir annexes et, entre autres, LGO C I : [le 5 août] « dans la rue de Rohan ; François, radieux, en corps de chemise, les manches retroussées, le colt à la ceinture. – Conduis-moi à la permanence. Yvonne, montrant le colt : – Qu'est-ce que c'est ? – Un harmonica, répond François ». Dans les carnets la présence d'Yvonne est constante au cours des jours de la libération de la ville. Voir en annexe le carnet qu'elle avait conservé précieusement avec les signatures des soldats américains.

le récit vu du point de vue des autonomistes mène à une impasse, impasse historique, impasse de la pensée? On sait que Guilloux avait tracé les grandes lignes d'un roman autour des mouvements autonomistes. On sait aussi qu'il avait des relations anciennes et amicales avec quelques personnes proches de ces mouvements et impliquées dans leurs actions et leurs publications, auxquelles il restera fidèle²⁸. On ne doute pas non plus des ressources romanesques de ces personnes et personnages, si tant est qu'on oublie leurs choix et leurs actions politiques. Il n'en restera dans *O.K., Joe!* que Roland de Coatgourden, l'ami lunaire, abîmé dans ses rêveries fantastiques et d'un curieux mysticisme. Dans le récit de 1976, Louis intervient pour faire libérer Roland (appelé Bertrand Keromnès dans les projets de fiction²⁹), il obtient la promesse de « Tonton », malgré les protestations de Lavoquer.

Donc le récit fictif ne verra pas le jour. Nous ne lirons pas les tribulations pendant la guerre, d'un autonomiste modéré (ou d'un sympathisant?) mais pourtant proche des « nouvelles autorités » et, à ce titre placé aux côtés d'officiers américains chargés de faire appliquer la justice dans leurs propres rangs. Quelles peuvent être les raisons de ce renoncement? La matière était indubitablement romanesque. Les personnages pouvaient être riches en ressorts imaginatifs – fondés sur quelque réalité – et Guilloux en connaissait un certain nombre. Les divagations des autonomistes pouvaient séduire mais leurs débordements nombreux, leurs sympathies fascistes avérées et leurs actions étaient un puissant répulsif. Cerner certains personnages hors du commun, peu susceptibles d'actes violents et de sympathies fascisantes est une chose, décrire le milieu des autonomistes dans leurs dérives politiques en est une autre. De plus, dans les années soixante le mouvement armé fait parler de lui, les autonomistes les plus virulents se sont exilés pour échapper à la justice et n'ont en rien renoncé à leurs convictions et à leurs violences. Guilloux, tenté de construire une fiction située pendant la guerre dans ce milieu, renonce à ranimer un feu mal éteint.

– Demandez au témoin

Le narrateur, celui du projet romanesque comme celui de l'œuvre éditée est un personnage dont l'identité est incertaine. Guilloux a renoncé à la fiction. Il a modifié ou supprimé des notations des carnets qui auraient autorisé à penser

28. Voir plus haut l'article d'Arnaud Flici et Jean-Baptiste Legavre sur les autonomistes. Ce sera le cas de Fanch Eliès, professeur de lycée et proche de Yann Sohier et, comme lui, un militant de la cause de la langue bretonne. Fanch Eliès, proche de la gauche républicaine dans les années trente, accepta un poste à Radio Rennes pendant la guerre. Sa collaboration publique dès 1940 avec les Allemands et son adhésion au Parti National breton (PNB) l'ont rangé parmi les suspects arrêtés à la Libération. Il fut rayé des cadres universitaires. Voir dans *Confrontations* n° 24, mai 2011, la présentation que fait René Huguenot des relations entre Guilloux et Eliès.

29. Tout au long de ces essais de fiction, écrits et remaniés plusieurs fois, les personnages changeront de nom ou de pseudonyme, comme le personnage principal.

qu'auteur et narrateur sont une même personne. Si on est tenté de superposer Louis, le narrateur, et Guilloux, l'auteur, il faut bien se garder de toute assimilation totale de l'un à l'autre.

Le narrateur est avant tout un témoin, et un témoin impliqué dans l'histoire récente – Guilloux avait d'ailleurs envisagé comme titre *Demandez au témoin*. Peu d'autres traits le définissent. Interprète qui interroge des témoins directement impliqués dans des affaires dramatiques, il est aussi un témoin des instants où le pays passe de la domination de l'occupant allemand à la libération devant l'avancée des troupes alliées, témoin du passage compliqué à un autre ordre judiciaire : celui des « nouvelles autorités », nommées par le Comité national de Libération, gouvernement français à Alger formé par le général de Gaulle, et qui se met en place dès le départ des troupes allemandes. Cet ordre, légitimé par la résistance à l'occupant allemand, rencontre un ordre extra-judiciaire, celui des habitants qui s'en prennent à ceux qui avaient profité de la présence allemande, à celui qui s'applique aux relations entre la population française et les troupes alliées, et à celui qui s'applique à l'intérieur des armées américaines dans le cadre de leurs Cours martiales. Louis se trouve pris, à sa grande inquiétude, au milieu de toutes ces relations.

~ L'entre-deux

De tout cela, *O.K., Joe!* porte témoignage par un rappel des scènes vues avant le départ avec les deux lieutenants. Ce rappel s'achève sur une conclusion : de quoi a-t-on été le témoin ? De scènes fugaces mais qui appartiennent à la grande Histoire, insaisissable tant elle s'évapore dans des instants éphémères, dans des images ténues, voire insolites, comme celle de ce marin français chaussé « des bottes d'un soldat allemand et tenant dans sa main le bonnet de l'Allemand dont les rubans flottaient » (p. 57, dans une version non retenue le comique sera souligné par la comparaison « comme un lapin »). Témoigner est un acte juridique exigé par des situations d'infraction constatées. Mais c'est aussi un acte personnellement décidé, hors de toute instance judiciaire. C'est attester un fait, entrer dans la voie de l'action, de l'assentiment ou de la critique avec le nouvel ordre qui s'installe. Témoin et interprète officiel, Louis assume les charges qu'on lui donne. Il est aussi un témoin volontaire qui, personnellement, observe les hommes dans ce monde qui change, et en rend compte. Il est pris entre plusieurs identités, plusieurs choix, plusieurs situations. Entre deux justices – injustices, entre un ordre civil et un ordre militaire, entre un passé qui le tient et l'oblige et un présent qui le requiert mais qu'il n'approuve pas toujours, entre le ressentiment envers les trahisons et les lâchetés et la joie de se retrouver chez soi³⁰, entre le devoir envers les victimes des soldats accusés et envers l'armée américaine qui l'emploie. N'y a-t-il pas là de quoi chanceler ?

30. Comme le dit, dans les carnets, « ce camarade en bleu dans la petite salle, où autrefois nous tenions les réunions du S. R. [Le Secours rouge qui tenait ses réunions dans la Maison du peuple] : ... Nous rev'la chez nous, dis donc!... » (LGO C I 11 01 06).

Louis, le témoin, se définit subtilement comme un maladroit. Il oublie le mot de passe. Il se trompe de brassard. Il porte celui du Front National, celui des résistants communistes et, quand on lui donne celui de l'armée américaine, il oublie de le mettre et c'est le lieutenant Stone qui lui en fait la remontrance et le lui attache lui-même : il est maintenant de ce côté-là... Il pose des questions naïves et dérangeantes : il y aurait des prisons pour les Noirs ? Il est pris pour un Américain quand il se promène en uniforme dans Morlaix³¹ pour acheter du parfum français pour le président du tribunal et il perçoit brutalement le point de vue de ses compatriotes et le fait percevoir dans un mélange subtil des voix :

« En me voyant arriver dans mon bel accoutrement militaire les gens me prenaient pour un Américain, ils me parlaient en charabia ou dans un anglais de collègue et quand je leur disais que j'étais français ils avaient l'air de penser que je leur avais fait une blague. Ils devenaient méfiants, voulaient savoir d'où je venais et ce que je faisais là. Interprète ? Ah ! Ah ! Et ils sont gentils, les Américains ? Très gentils, mais oui. Pourquoi pas ? Et ils vont rester encore longtemps par là ? Comment le savoir ? Jusqu'à ce que les Allemands enfermés dans Brest se soient rendus... »

Ce témoin à la situation incertaine s'étonne qu'on ait fait appel à lui. Certes il a la garantie des « nouvelles autorités » mais l'absence de curiosité – ou de méfiance – des Américains à son égard le trouble : « J'étais surpris que le colonel ne m'eût pas demandé qui j'étais. Personne ne me l'avait jamais demandé, ni le lieutenant Stone ni le lieutenant Bradford » (voir p. 93). En ces temps troublés, ne doit-on pas se méfier un peu et prendre des garanties concernant tout le monde ? Encore faut-il noter que Louis Guilloux a, dans la version définitive, atténué le propos. Dans un texte inédit repris des carnets³², à la date du 29 août, au moment de l'entretien avec le colonel on lit : « J'étais surpris que le colonel ne m'eût pas demandé qui j'étais ? Personne ne me l'avait jamais demandé, ni le lieutenant Stone ni le lieutenant Bradford. J'aurais pu être un ennemi. » Quand Guilloux songeait encore à faire du récit une fiction, le propos est plus développé et précis :

« Assurément [c'est le personnage fictif qui parle] j'avais la caution du maire, mais qu'en savaient-ils au juste. C'était moi qui l'avais dit à Bill et Bill qui le leur avait répété. Ils n'étaient pas allés voir plus loin. J'avais peut-être menti ? Et quand je prêtais serment à la cour, ce serment-là n'était peut-être que celui d'un menteur ? Il ne manquait pas de gens dans cette époque de parjures et de traîtres aux abois, capables de sauter sur une occasion comme celle qu'ils m'avaient offerte pour se cacher dans l'armée du vainqueur. C'était ce qu'on

31. La naïveté du narrateur est littérairement construite car Louis Guilloux quant à lui ne découvrait pas en 1944 la ségrégation et le racisme à l'encontre des noirs aux États-Unis. En 1932, il avait traduit « du nègre américain » *Quartier noir* (*Home to Harlem*, 1928), de Claude McKay, auteur jamaïcain naturalisé américain engagé contre le racisme et la ségrégation.

32. LGO inédits 14 02 03 d.

appelait alors se dédouaner ou se blanchir. Ils auraient dû faire un peu mieux attention. Et cette maison que je quittais, pourquoi était-elle vide ? Ils ne m'avaient pas demandé non plus si j'avais une famille ou non, si en montant dans la jeep je laissais derrière moi une femme et des enfants. Ils ne s'étaient posé aucune de ces questions, ils ne m'en avaient posé aucune. Il est vrai qu'un homme doit savoir se décider tout seul, pour lui-même, et, qu'en outre, ils étaient pressés. A la guerre comme à la guerre³³... »

Affirmer une identité ne va pas de soi, ni pour soi-même ni pour les autres. Où en est le garant en ces moments de renversement de l'ordre ancien ?

« Se dédouaner, se cacher dans l'armée du vainqueur, se blanchir » : tel est le comportement de bien des gens à ce moment-là. Dans la fiction, Guilloux pouvait développer des réflexions sur les troubles du temps, surtout après avoir doté son personnage de relations dans les milieux autonomistes. Dans l'œuvre éditée, l'ampleur de ces réflexions est réduite, mais elle demeure : l'emprunt non pas d'une autre identité mais d'un autre passé est possible. Dans cette œuvre dont les enquêtes et les procès forment le centre, la coïncidence de l'identité sociale et du comportement, celle de l'histoire personnelle et du rôle présent se posent à tous les niveaux et se diffuse aussi sur les autres personnages. Comme la vieille coquette ou le journaliste conférencier aperçus dans l'antichambre, on vient dans le bureau de Tonton plaider des causes indéfendables. Hier en position de faveur, ils sont aujourd'hui poursuivis. Hier en position menacée, le narrateur est en position favorable mais « il n'est pas toujours facile de se sentir du bon côté » (p. 66). Les nouvelles autorités sont les garants du narrateur, mais qu'en savent les deux lieutenants ? Eux-mêmes, ne sont-ils pas des engagés, n'ont-ils pas un passé civil, une histoire ? Une histoire qui, d'ailleurs, les rattrapera.

Le lieutenant Stone est dans le civil un avocat et un excellent violoniste amateur. Il est devenu procureur dans la Cour martiale. Il assume ce rôle tout en le récusant en son for intérieur. Il est conduit par des convictions personnelles – il n'approuve pas la peine de mort – mais il semble bien pressé de conclure selon ses préjugés, et ceux de ses compatriotes, vis-à-vis de ses concitoyens noirs. En revanche, quand il s'agit de Whittington, un Blanc, le lieutenant Stone accepte que le frère de celui-ci intervienne dans l'enquête pour l'assister. Dans les variantes, on le voit sensible aux arguments et aux promesses de la défense de l'officier blanc accusé du meurtre d'un F.F.I. Dans une scène très allusive, Guilloux laisse au jeune lieutenant Reggie le soin de laisser entendre « tristement » que le procès du Ranger se tiendra entre militaires américains et sans l'interprète français. Louis trouve cela bien naturel, en toute candeur, mais l'auteur Guilloux quant à lui laisse entendre que la justice ne sera pas aussi implacable que quand il s'agit d'un soldat noir. Et de fait, le Ranger acquitté paraîtra dans le mess en triomphateur, qualifié alors d'ogre et de tueur (p. 122). Guilloux se montre discret sur la question de l'influence exercée sur le

33. LGO OKJoe 01 01 03 c. On lira dans les annexes des passages qui ont la même teneur.

lieutenant Stone, alors qu'il avait la preuve que celui-ci avait accepté le cadeau du frère de Whittington, un superbe violon. Guilloux avait conservé une lettre de Joseph Greene, en date du 28 octobre, qui l'attestait. Greene rappelait le procès du capitaine des Rangers, dont il était l'avocat et disait qu'il avait reçu en remerciement un beau violon français du luthier Guguenot de Mirecourt, qui avait gagné un prix à l'Exposition coloniale de Paris en 1931. Il en apprécie la sonorité, dit-il, et donne des concerts avec lui³⁴. Louis Guilloux, dans un texte resté inédit, avait développé ce qui était plus qu'un détail :

« Je me suis réveillé en pleine nuit me demandant si je rêvais ou non. Etait-il bien vrai que la veille au soir, après avoir quitté Reggie, j'avais vu Bob et le frère de l'accusé se quitter après une longue poignée de mains et que, un peu plus tard, j'avais vu Bob arriver avec le visage d'un homme plein d'une heureuse nouvelle... Etait-il vrai qu'il m'avait dit... Je devais rêver encore. Mais s'il m'avait fallu lever la main droite et prononcer le serment d'usage, je l'aurais fait. "Demandez au témoin qu'il dise dans son propre langage", je n'aurais pas hésité à répéter ce que Bob m'avait dit alors : "Si je le tire de là, j'aurai un Stradivarius".

Le procès a eu lieu ce matin. Il a commencé à neuf heures. Ainsi que me l'avait annoncé Reggie, je n'ai pas été convoqué. Je me suis promené. J'ai aperçu le rabbin, entouré de quelques personnes : les derniers Israélites rassemblés par les soins de la petite vieille, qui, elle, n'était pas là. A midi, le procès était terminé : acquitté³⁵... »

Dans l'œuvre publiée Guilloux n'y fait qu'allusion, mais il note le trouble de Reggie et guide ainsi le lecteur. Quand Reggie lui dit que le lieutenant Stone est en compagnie du frère de l'accusé et que Louis, quant à lui, ne sera pas l'interprète, il ajoute, en toute candeur : « Cela ne m'a pas surpris. C'était du reste bien normal. La présence à l'État-Major des deux officiers des services secrets rendait bien inutile qu'on eût recours à moi » (p. 121). Malgré la sobriété du récit, jusque dans l'œuvre achevée, persiste une perception aiguë du vacillement des identités qui suspendent le jugement du narrateur ou le maintiennent dans l'implicite.

Si témoigner est le propos de Guilloux, ce témoignage ne porte pas sur les précisions techniques du fonctionnement de la Cour martiale mais sur le moment historique où la guerre se poursuit, où les illusions et les désillusions se bousculent, où chacun cherche à réaliser ses espoirs, cherche sa place et observe le passage entre un passé douloureux et cruel, chargé de conflits et un avenir encore illisible.

Cette œuvre de témoignage tardif se ressent de son origine, les carnets, et de l'essai de la fiction. Son statut est incertain. Est-ce un document ? Certes oui, par certains côtés, et on aimerait que de nombreux écrivains nous aient proposé de tels aperçus sur les mois de la Libération. Mais c'est aussi, on le voit, une œuvre

³⁴. LGC 1 18. Voir document III.3, p. 6 du livret iconographique.

³⁵. LGO Inédits 14 02 03 d.

très composée, qui tient compte du temps qui s'est écoulé depuis les faits, et qui vise à produire un effet de retour réflexif chez les lecteurs sur l'histoire des années de guerre et sur leur suite.

– « **Un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses** »

Le narrateur est un témoin qui doute et qui ne se satisfait pas de sa fonction, et il le souligne. Au moment des faits, une partie lui reste obscure, et le reste encore des années après, quand il cherche à comprendre ce qui s'est passé. Louis Guilloux, l'auteur, pourrait avoir, quant à lui, une vue plus claire des faits et de leur signification. Mais il s'y refuse.

La simplicité recherchée et obtenue apparaît d'autant mieux que l'on observe les renoncements, les effacements au cours de la genèse. L'auteur fait de son narrateur un homme impliqué dans les milieux de la Résistance, proche des nouvelles autorités. Mais il fait silence sur bien des aspects qui définissent l'auteur sous ce jour. Ses relations avec la Résistance locale sont éludées, sa rencontre avec le commissaire Coeuré qui avait mené l'interrogatoire et la perquisition de son domicile au moment de l'arrestation d'Hélène Le Chevalier, une jeune résistante, ancienne élève de Renée Guilloux logée chez les Guilloux³⁶; la rencontre du CDL clandestin chez lui en mars 1944 l'est également, comme le fait qu'à la suite de l'attentat manqué par François contre Pottier, c'était lui ou Christian qui devaient tuer cet agent français de la Gestapo³⁷. Louis n'est pas Guilloux.

Il s'abandonne à une sorte d'indifférence, reste dans ce texte de 1976 de la profonde mélancolie et de l'incertitude qui habitaient le personnage fictif des années soixante et qui était aussi l'état de Guilloux au moment des faits³⁸. Cet abandon ne donne pas lieu à de longs développements, comme dans les premiers textes. Mais il est mis en scène dans des moments de solitude et d'endormissement du narrateur. Après la première journée à Morlaix, Louis s'enroule dans ses couvertures et s'endort : « Et c'est bien vrai qu'un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses... » La conclusion est reprise après une journée d'enquête :

³⁶. On lit dans les inédits (LGO C I 14 02 04), sans date mais probablement du 8 août : « Soudain, Monsieur Coeuré, très changé, le teint blanc... Nous ne sommes plus au temps de la perquisition, de l'arrestation d'Hélène... » Pour la perquisition voir *Carnets I*, p. 284, 19, 20 mars 1943.

³⁷. On trouvera dans les annexes les passages inédits sur ces sujets. Voir, dans les annexes également, la reproduction d'un mémorandum de Pierre Petit et Louis Guilloux sur la résistance à Saint-Brieuc.

³⁸. Guilloux, le lendemain de la condamnation de Hendricks, note dans ses carnets (LGO C I 02 02 e) : « Je devrais avoir beaucoup de choses à noter dans ce carnet, mais je m'en sens incapable par une sorte de mélancolie qui m'a tenu hier et me tient encore aujourd'hui. Je ne me sens d'ailleurs pas une grande envie de noter le détail des choses pour mémoire seulement, j'indiquerai ici les *headlines*: la soirée et hier, d'abord avec ce lieutenant revenu du front et les deux camarades, plus les trois curieux spécimens qu'ils avaient ramenés Dieu sait d'où. Ensuite, devant le feu avec les autres. Le violon. Le matin, jour de marché en ville. »

« Je ne sais pas comment j'ai retrouvé ma chambre, il y faisait aussi noir que dehors, ni comment j'ai retrouvé mon lit. Je me suis endormi aussitôt, enveloppé dans mes trois couvertures.

Oui, c'est vrai qu'un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses³⁹. »

Vision atténuée, conscience assourdie, Louis s'abandonne au cours des choses, sans réagir.

S'il ne reste dans l'œuvre achevée que des traces de ce malaise, de ce vague sentiment de culpabilité ineffaçable qui étaient bien plus développées dans les textes antérieurs, elles teintent le témoignage d'une impression de trouble et d'impuissance. De témoin, l'interprète ne devient-il pas complice? N'est-il pas, comme son ami Bill, aveuglé et coupable de trop de candeur? Le monde n'est pas promis au plus beau des renouveaux, comme l'annonçait l'évêque de Bill. Les lendemains ne s'annoncent pas sous les couleurs les plus prometteuses. Si Louis se garde bien d'y faire une claire allusion en son nom propre, il délègue ironiquement l'interrogation au F.F.I. qui a perdu son unité de combat et qu'il rencontre à Morlaix. Réconforté, nourri, conduit par les Américains, il fait leur éloge :

« Ces gens-là sont extraordinaires, ils nous donnent un grand exemple – sans parler de tout ce que nous leur devons pour nous avoir libérés. Voilà ce que c'est qu'une armée démocratique. Ils vont faire de grandes choses, j'en suis sûr... » (p. 88).

Mais, sitôt après avoir entendu que l'accusé a été condamné à la pendaison, il ajoute, inquiet :

« J'ai toujours été un adversaire de la peine de mort, [...]. C'est à la peine de mort aussi que nous avons fait la guerre. Et vous, croyez-vous qu'il y aura une troisième guerre mondiale?

Il avait rencontré des gens qui le croyaient, qui l'annonçaient, qui la disaient inévitable. Entre la Russie et l'Amérique.

– Alors que celle-ci n'est pas encore finie! »

Pressé de retrouver ses camarades, le F.F.I. s'éloigne sans plus de commentaires. Mais l'auteur et le lecteur des années soixante-dix savent, quant à eux, la suite des événements.

– Trente ans après

Tout, dans *O.K., Joe!* s'est passé en 1944. Mais tout est raconté à partir d'un moment postérieur de trente ans et à partir des expériences et des connaissances qui se sont accumulées et précisées depuis ce temps.

³⁹ P. 82 et 98. C'est aussi pour le même effet que le narrateur raconte ses instants de désœuvrement et note qu'il attend que le temps passe et se promène : « j'ai vagué », « je suis allé n'importe où »...

Sur le temps court, celui du « au jour le jour » et de l'événement, Guilloux superpose l'avenir tel qu'on l'imaginait en 1944, et qui est devenu le passé pour l'auteur et pour ses lecteurs, mais sans mentionner explicitement ce qui s'est réellement accompli. Le temps de l'histoire racontée se confronte au temps écoulé depuis lors.

Guilloux a renoncé à dessiner le destin d'un personnage depuis les années d'avant la guerre, à développer une fiction qui retracerait les années de guerre. Il a aussi effacé des traits trop personnels qui assimileraient complètement Louis et l'auteur⁴⁰. C'est pourquoi le projet de Guilloux entre bien dans un ensemble d'œuvres mémorielles, malgré les apparences d'un récit de témoignage. Guilloux veut fixer le plus intensément possible la vivacité de l'instant et le confronter à la longue durée. Il fait le choix d'un mode mineur, relevant des faits de faible ampleur dans une conjoncture qui fait toute la place aux doutes et aux apparences parfois trompeuses. Il laisse chacun dans la confusion, comme il y laisse Louis, son narrateur. Mais ces faits mineurs, ces apparences confuses participent de la grande Histoire, elles la révèlent et la constituent.

Les traces de la grande histoire se font discrètes. Elles apparaissent au détour d'un fait mineur, d'une rapide observation. La campagne pour l'élection du Président des États-Unis est évoquée à propos de l'attitude des lieutenants :

« Depuis que la campagne pour la succession du président Roosevelt est ouverte Bob est devenu pour ainsi dire incapable de la moindre attention à autre chose, sauf, bien entendu, s'il s'agit d'une enquête. Hors de là, tout semblait lui être devenu indifférent. [...] Quand nous partons en enquête, c'est encore des élections présidentielles qu'il parle avec le lieutenant Bradford⁴¹. »

L'Histoire mondiale est pourtant partout présente. Elle l'est dans les épisodes qui constituent le fond du récit principal. Elle l'est aussi dans les conditions de la genèse de l'œuvre. Prendre le temps pour parler de ces quelques semaines, c'est aussi pour Guilloux attendre, choisir et trouver le moment pour le faire. Immédiatement après la guerre, c'est trop tôt. Quand vient le temps du souvenir et du regard à distance, c'est sans doute le bon moment. Mais pourquoi ?

On a vu que Guilloux a renoncé à un récit ancré dans les mouvements autonomistes bretons commencé dans les années soixante. On peut penser que, de la même manière, tracer un portrait des troupes américaines, des troupes libératrices,

⁴⁰. On a vu que Guilloux supprime des épisodes de sa vie de famille. Il efface également des questions sur son ami, dont il demande des nouvelles à Bill : Rudi Geiringer qui se serait engagé dans les troupes alliées et qui serait Henri Meierhof et un des « pilotis » de Franz du *Jeu de patience*, cité dans LGO C I 1101 06. Dans LGO OKJoe 01 02 01 c, étape du récit fictif, Rudi va à Paris avant de partir en 1939 pour l'Amérique. Il y retrouve une amie avec laquelle ils parlent de leur aveuglement d'avant-guerre et de leurs doutes d'alors sur la réalité des camps de concentration en Allemagne.

⁴¹. P. 106. On remarquera l'alternance du présent et des temps au passé, qui rapprochent et éloignent les faits racontés.

en dénonçant le fondement raciste et ségrégationniste de leurs comportements et de leur justice était aussi malvenu dans les années qui ont suivi leur engagement en Europe. On ne critique pas une « armée démocratique », selon les mots du F.F.I., une armée qui vient de vous libérer... Mais, dans les années soixante et soixante-dix tout a changé. L'engagement des États-Unis en Corée (1950-1953) puis au Vietnam (1963-1975) libère la parole sur les libérateurs. Ceux-ci, trente ans après, sont devenus – au nom de la crainte du communisme – les continuateurs de la colonisation européenne. L'armée démocratique, celle qui faisait une guerre juste, sans haine, entend le monde crier « U.S. Go home! ». Décidément, qu'en penserait l'évêque de Bill?...

Par ailleurs, dans les mêmes années, le développement du mouvement des Droits civiques aux États-Unis, les marches de protestation et de revendication pour des droits égaux des Noirs et des Blancs, donnent une audience internationale et une puissance au mouvement noir et aux ethnies non européennes des États-Unis. Dans une longue ébauche de récit fictif, dont le narrateur s'appelle Francis Marmier, la question du sort des Noirs américains donne lieu à une discussion sans issue avec Bill. Francis rappelle le passé colonial de la France et le sort des soldats de l'Empire français qui ont combattu :

« – Mais, dites-moi, Bill, pourquoi ne juge-t-on ici que des Noirs?

– Oh! me répondit-il, avec une sorte de dédain, que voulez-vous, ils sont déchaînés... Vous ne les connaissez pas.

– C'est vrai, Bill. Pas comme vous. Mais j'en ai tout de même connu quelques-uns pendant la Première Guerre mondiale... Il y en avait beaucoup au lycée, une grande partie du lycée était devenue un hôpital, il y avait là beaucoup de blessés et de malades et parmi eux beaucoup de Noirs. Ils ne résistaient pas au climat. La tuberculose les rendait gris, ils mouraient comme des mouches, des Noirs du Dahomey... Ils étaient presque tous très doux et patients.

A quoi Bill répondit que ce n'était pas la même chose. Et qu'il n'aimait pas le sujet. Du reste, ajouta-t-il, en conclusion, ces gens-là ne savent pas se conduire, ils ne savent pas s'imposer une discipline. Moi, avant de partir, j'ai juré à ma mère de ne pas boire une goutte d'alcool et de ne pas toucher à une fille. Et je tiendrai parole, vous pouvez me croire...

Je le croyais sans difficulté. Je pensais même qu'il avait tout à fait raison et que ces choses-là n'étaient pas faites pour un aussi bon garçon qu'il était. Mais tout cela ne me disait pas pourquoi on ne jugeait ici que des Noirs, et pourquoi on en jugerait encore un le lendemain matin, comme un certain nombre d'autres les jours précédents. Et la plupart du temps ils étaient condamnés à la corde⁴². »

42. LGO OKJoe 01 01 03 c. La suite est un paragraphe sur les conditions de l'exécution (« Mais au fait, où les pendait-on?... ») (p. 104).

Publier en 1976 des mémoires sur la libération de 1944 tout en rappelant la Première Guerre mondiale ne peut être interprété comme de la critique ingrate à l'égard des « libérateurs » mais éclaire une histoire mondiale dont on connaît le développement postérieur.

Une guerre de trente ans? Trente ans après, la Seconde Guerre mondiale s'achève en effet. Les rapides réflexions du F.F.I. sur la poursuite de la guerre, celles de Bill sur les débuts de la Guerre froide ont tout leur poids. *O.K., Joe!* peut paraître.

Louis Guilloux a attendu trente ans, non de façon expressément volontaire – sinon pourquoi ces tentatives nombreuses? – mais, tout en reprenant inlassablement son projet, il a attendu le moment où on pourra comprendre ce que ce moment-là a eu d'étonnamment frappant, sans que pour autant il soit perçu comme une trahison des engagements d'alors ni comme un déni des libérateurs. Guilloux avait gagné des amitiés dans les rangs américains, amitiés sincères sans nul doute. Pouvait-il faire plus que montrer les contradictions de ces hommes menés par les meilleures intentions? La candeur confiante de Bill n'est-elle pas suffisamment exposée? Son humanisme naïf ne cède-t-il pas bien vite devant les nécessités politiques, comme au moment de la campagne pour l'élection présidentielle américaine? L'esquive du F.F.I. n'en dit-elle pas long sur la volonté de ne pas savoir et la confiance aveugle dans les libérateurs?

Dès 1966, au moment où Guilloux écrit une fiction racontée par Francis Marmier, l'optimisme de Bill vacille et il croit de moins en moins à la parole de son évêque. La confiance dans les libérateurs s'effrite :

« On allait changer le monde, cela ne faisait pas de doute, mais ce ne serait peut-être pas aussi facile qu'il l'avait cru. Pour sûr, la victoire était toute proche, l'avance de Patton irrésistible, et, en même temps, celle des Russes. Mais justement... Quand les Russes seront à Berlin! C'était ce problème qui l'inquiétait. Pour changer le monde, il fallait d'abord régler son compte au communisme, non? Et vous-mêmes, n'avez-vous pas de nombreux communistes aussi en France, à Lorient et ailleurs, comment les appelez-vous? Des F.F.I. ou quoi. Il avait lu ça dans son journal. Bill commençait à craindre qu'avant de changer le monde, il ne fallût traverser une troisième guerre... »

Mais, dites-moi, Bill, pourquoi ne juge-t-on ici que des Noirs⁴³? »

Guilloux a attendu que le temps passe. Que les États-Unis, les libérateurs de l'Europe, apparaissent comme les continuateurs des guerres coloniales et impérialistes, que la question raciale fasse l'objet de débats publics, que les lois qui aboliraient la ségrégation raciale entrent en application, que le mouvement des Droits civiques se fasse entendre, que la guerre du Vietnam s'achève enfin en 1975 pour

43. LGO OKJoe 01 01 03 c.

que ce portrait collectif des troupes américaines prenne tout son sens historique et ne soit pas perçu comme une trahison⁴⁴.

Le temps des mémoires est en effet venu. On a vu que Guilloux avait rassemblé sous le même titre *L'Herbe d'oubli* et *Souvenirs d'un interprète* alors que le titre *O.K., Joe!* n'était pas encore trouvé. C'est justement dans les textes préparés pour *L'Herbe d'oubli*, et présentés en annexe dans l'édition posthume, qu'on peut lire une notation contemporaine d'*O.K., Joe!*:

« Il n'y a pas si longtemps, aux mois d'avril et de mai 1974⁴⁵, le monde n'était occupé que des événements d'Indochine. On lisait dans les journaux que les Américains s'enfuyaient en toute hâte, abandonnaient tout, que Saïgon tombée portait désormais le nom d'Ho-Chi-Minh et que cela signifiait que d'un seul coup un monde basculait, que le jour même où la capitale du Sud s'ouvrait aux tanks du Nord s'achevait la "seconde guerre de Trente ans" de l'histoire humaine⁴⁶. »

Comment mieux dire que le silence que Guilloux s'était imposé peut maintenant laisser place à un parole toute en nuances et en scrupules, qui ne fustige pas les naïvetés ni ne met en accusation les uns et les autres? À la naïveté de ce bon colosse de Bill qui ne cesse de rappeler les belles paroles de son évêque répondent les noms des canons des libérateurs en route vers l'Est de la France:

« Mes yeux tout à coup se sont tournés vers ces canons, et j'ai vu que certains d'entre eux portaient en grandes lettres rouges des noms, des noms de femmes, peut-être des noms de stars célèbres, mais aussi... oui, j'avais bien vu: Death-dealer: le donneur de mort. Et un peu plus loin un autre: Widow-maker: le faiseur de veuves.

Rien n'était donc changé et ne le serait sans doute jamais⁴⁷. »

44. Gilles Rosset dans *Le Quotidien de Paris*, le 25 juin 1976 (« *Salido* de Louis Guilloux, la pointe sèche du graveur »), relève l'actualité du regard de Guilloux: « En 1976, on pourrait penser que l'évocation conjointe de la guerre civile espagnole et du débarquement allié en Normandie aurait perdu de sa puissance de feu. La page, à force d'avoir été écrite et réécrite, lue et relue, a fini par être tournée. [...] Et pourtant les deux récits de Louis Guilloux nous touchent au plus profond de nous-mêmes réveillant les vieux démons assoupis. Est-ce l'effervescence qui ne cesse de bouillonner de l'autre côté des Pyrénées ou l'incompréhension des choses de l'Europe encore une fois affichée, quoi qu'il en soit, L. Guilloux en campant le personnage de *Salido*, ancien lieutenant des milices républicaines menacé d'être interné dans un camp du sud de la France, ou en brossant le portrait d'un certain nombre de G.I. frais débarqués et davantage encombrés de naïveté que d'armes et de rations "K", parle d'aujourd'hui plus que d'hier. »

45. Dans ces notes présentées, en annexe de *L'Herbe d'oubli*, Guilloux fait une erreur: il s'agit de 1975 et non de 1974.

46. Gallimard, 1984, p. 391-391.

47. P. 131-132, voir dans les annexes le récit du voyage vers l'Allemagne.

À l'aveuglement des libérateurs font écho les acharnements injustes de ceux qui sont récemment libérés. La candeur de Bill, dont Guilloux se moque, trouve son répondant dans la vengeance cruelle et peut-être aussi aveugle des « patriotes » qui tondent les femmes et que Guilloux, justement, renomme « jeunes gens » dans la version définitive, après s'en être moqué comme « Chevaliers de la Tondeuse ».

L'art virtuose de Guilloux consiste justement dans cette manière de cacher la complexité de son récit et de faire sentir l'événement avec fraîcheur, comme s'il s'agissait d'une période toute proche, comme si on pouvait encore s'en étonner. Le présent si souvent utilisé permet cette immédiateté, comme certaines tournures la font revivre sous les apparences d'une chronique. Ainsi Guilloux feint-il de faire parler le narrateur à quelques mois de distance des faits. Il lui fait dire, comme s'il s'exprimait pendant les mois d'août et septembre au sujet du lieutenant Stone : « Le lieutenant Stone (je n'arrive pas encore à dire tout simplement Bob) ne m'a pas dit tout de suite où il m'emmenait » (p. 92) ou encore : « Voilà aujourd'hui près de trois mois de notre halte à Compiègne » (p. 132).

Le temps long, celui de la remémoration, a permis de trouver une parole efficace, mais la distance temporelle peut conduire aussi, grâce à la souplesse de conteur de Guilloux, à donner la fraîcheur de l'immédiat à ce passé déjà ancien. C'est ce qu'a bien perçu Paul Morelle qui rend compte de l'œuvre dans *Le Monde* : « A aucun moment le narrateur ne s'indigne ni ne dénonce. Il constate. Il relate. [...] Ce court récit de cent-quarante pages en apprend autant, sinon plus, sur les mœurs des amis en temps de guerre, que de longs pamphlets ou d'indigestes panégyriques. » (« Louis Guilloux maître de son art, L'exil et La délivrance », Paul Morelle, *Le Monde*, 30 juillet 1976, p. 9 et 10.)

C'est aussi ce que relève Cécile Bernier dans *Lutte ouvrière* du 26 juin 1976, quand elle rend compte de *Salido*, suivi de *O.K., Joe!*, récits de Louis Guilloux : « Ces récits sont écrits de façon très concise, sans commentaires et sans effet de style. La dénonciation qu'ils contiennent en est d'autant plus frappante. Apparemment, l'auteur dont les sentiments patriotiques percent par moments, a essentiellement retiré de l'amertume de ces événements et un jugement impitoyable sur les soldats américains de la "Libération". Son témoignage est instructif sur des faits et une période qui restent mal connus. » Elle souligne le caractère documentaire de l'œuvre, et son apport novateur, puisque jusque dans ces années, le discours sur la guerre ignorait cet aspect de la Libération.

La concision est ce que loue Mathieu Galey dans *L'Express* du 21-28 juin 1976 : « Sans élever le ton, un peu comme il parle, avec parfois un rien de bavardage qui semble tirer à la ligne mais donne à la vie son épaisseur, Guilloux raconte, se gardant bien, lui, de juger. C'est la vérité comme elle fut, en ces temps déjà oubliés. Une fois de plus, ce sont les victimes, les humbles qui le retiennent, pauvres égarés des batailles perdues, nourri au "pain des rêves". Le seul qui n'ait jamais rassis. »

Dans *Le Quotidien de Paris* du 25 juin 1976, « *Salido* de Louis Guilloux, la pointe sèche du graveur », Gilles Rosset loue lui aussi la simplicité du récit après avoir souligné comment Guilloux décape les illusions :

« Le lecteur devinera que ce récit, dépouillé dans sa simplicité, est chargé d'explosif à forte teneur. Récusant la violence dans la forme et l'expression – contrairement aux réalisateurs de films projetés sur petit et grand écran – L. Guilloux réussit à donner à son récit une tension contenue qui ne se dément pas jusqu'à la dernière ligne : l'absence de dénouement – L. Guilloux s'offre le luxe de laisser bien des mystères en suspens – formule d'une façon pathétique les interrogations que se pose tout homme de bonne volonté devant la précarité de sa condition en face d'événements qui le dépassent. »

Michèle TOURET.